

# cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX – N° 270 – VENDREDI 13 NOVEMBRE 2015

## L'information a besoin du papier

### PÂQUERETTE ÉLECTORALE

Poignée de main  
sous l'Arc de triomphe  
en novembre.  
Fusions en décembre ?

### AGENDA MILITANT

→ 16 novembre

Nanterre [Fin du capitalisme,  
naissance du monde](#)

→ 20 novembre

Rennes [Collectif Les Jours heureux](#)

→ 20-29 novembre

Paris [Proche Orient, ce que peut le cinéma](#)

→ 21 novembre

Paris [Les Palestiniens en Israël](#)

→ 22 novembre

Strasbourg [Entre Mondes 2015](#)

→ 26-28 novembre

Gennevilliers [4<sup>e</sup> rencontres d'histoire critique,  
nation\(s\), mondialisation\(s\)](#)

### À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ Monde

[La grande boucherie](#)

**V**ous me lisez grâce au numérique. Et travailleurs des imprimeries, de la production de pâte à papier, libraires, bibliothécaires s'inquiètent de son utilisation abusive. Corporatisme ? S'il est une prodigieuse invention, considérer qu'il suffit d'être nouveau pour être unilatéralement porteur de progrès, est une idéologie : ni Hiroshima ni les écoutes de la NSA ne sont une avancée.

Le numérique peut favoriser la démocratie. Pas par lui-même, par intention politique. Une mode tend à en faire le fossoyeur inéluctable de la lecture sur papier. La CGT des imprimeurs alerte sur des projets qui, conjugués à la loi Macron, visent l'éclatement du collectif de travail. Une entreprise peut demander à chacun de ses salariés une mission limitée à faire chez lui. Un contrat à la tâche, commercial, se substituerait au code du travail. Un redéploiement du capital se profile. Google a besoin de peu d'investissement, a peu de salariés et des millions d'abonnés. Nombre de sites d'échanges entre particuliers, type co-voiturage, sont des trusts. La vente de renseignements à partir de nos clics à des fins commerciales, rapporte gros. De plus, ces sites qui nous proposent d'avoir des millions d'amis peuvent devenir un outil de surveillance politique. Parano ? Pas du tout, dit la NSA.

Il y a aussi un enjeu anthropologique. L'information c'est de l'analyse. Des études montrent que la lecture traditionnelle a développé au fil du temps les circuits neurologiques de la concentration, de la réflexion et de l'abstraction. La navigation sur Internet atrophierait ces circuits au profit de circuits courts : ceux de l'alerte de nos ancêtres chasseurs et guerriers. Plus les liens hypertextes augmentent et plus on lit et raisonne par fragments ; la recherche doit être immédiatement satisfaite, le long devient du temps perdu. Statistiquement, plus on lit sur le net et moins on lit du fond. Si le numérique devenait le seul mode de lecture, il atrophierait les circuits du long. La capacité à mettre en cohérence, à penser la temporalité de la société serait menacée. Celle-ci deviendrait illisible.

Le numérique en lui-même n'est pas en cause ; le mythe qui l'entoure et son exploitation par le capital, si.

● Pierre Zarka



## Quel féminisme au cœur de la révolution ?

**Dans le cadre de l'Atelier<sup>1</sup>, Nicole-Édith Thevenin et Clémentine Autain étaient récemment les invitées d'une séance sur le thème Féminisme et communisme. Nous publions dans ce numéro de larges extraits de l'introduction de la première. Pour un débat à poursuivre.**

**J**e voudrais vous dire, au cas où vous ne le sauriez pas, que la révolution féministe a bien eu lieu. Elle fut un événement qui a marqué un tournant fondamental pour les femmes et les hommes, et le mouvement révolutionnaire. Elle a ouvert une nouvelle manière d'être au monde, de penser la vie quotidienne, de vivre son corps, le désir. Elle a introduit dans la question sociale et politique une dimension jusque-là invisible, celle de la nécessité d'abolir la domination des hommes sur les femmes. Elle a révélé que cette domination modèle tous les modes de production et la forme, le contenu de la lutte des classes.

### **Révolution féministe : ce qui persiste, ce qui échoue**

Posons-nous la question : quel est le destin d'une révolution qui n'intègre pas dans son mouvement l'abolition de cette domination ? Eh bien, celui de porter en son sein les germes d'une reconstruction de l'inégalité et de l'oppression qui affectent le devenir même de la révolution. Les femmes ont ainsi posé la nécessaire subversion du lien social et de la subjectivité, et donc de la subversion de la relation entre nous, les femmes, et entre les femmes et les hommes, qui

devait redéfinir une nouvelle pratique de la politique.

Mais si la révolution féministe a bien eu lieu, on n'a pas cessé depuis de vouloir en effacer les effets, d'en édulcorer les conséquences, aussi bien à gauche qu'à droite. La nouvelle pratique de la politique que le Mouvement de libération

**Notre défaite actuelle, qui se lit dans les noyaux de résistance multiples auxquels nous sommes réduites, est liée en même temps, il faut le dire, à la défaite du mouvement ouvrier révolutionnaire sur notre continent.**

des femmes appelait n'a pas eu lieu. La persistance patriarcale des structures politiques, institutionnelles et économiques témoigne que cette structure de domination est un système d'ensemble, qui nous prend dès d'enfance et ne nous lâche plus. Elle détermine la résistance aveugle - ou sourde - à tout changement

radical dans la manière de travailler, de vivre ou de militer ensemble.

Ce quelque chose qui a changé le monde persiste, et ce malgré les reculs idéologiques et politiques, les destructions sociales. Mais ne péchons pas par optimisme, ce quelque chose qui persiste pourrait ne jamais dépasser le stade de ce que nous voyons aujourd'hui, du fait du retour obstiné des échecs qu'il faut à chaque fois surmonter, réparer. Or, le mode de la réparation est le mode de la survie, non celui de la lutte. Pour dépasser cet état de fait, il laisse en place la machine, qui, bien sûr, a le temps pour elle. Car notre époque a vu la disparition du Mouvement de libération des femmes en de multiples associations réduites à se battre sur le local, dos au mur, ce qui a d'ailleurs sauvé l'existence du mouvement féministe. Elle a vu l'intégration de ses intellectuelles dans les institutions, et cela, bien sûr, nous a permis de conquérir de nouveaux territoires de l'avancée. Mais elle a vu aussi avec cette institutionnalisation et cette dispersion, la disparition de l'idéologie révolutionnaire au profit d'une politique de revendication s'inscrivant dans l'ordre dominant juridique et moral. D'où notre piétinement et notre connivence inconsciente avec cet ordre dominant. ●●●

1. Lire l'encadré p. 3.

### ●●● Éparpillement des luttes, abandon de la théorie radicale

Si l'analyse de la construction des identités de genre est un réel apport au mouvement féministe et permet de mieux analyser la construction idéologique à laquelle nous sommes soumis et soumises – vous, Messieurs, comme nous les femmes -, la focalisation sur ce décryptage aboutit à une perte d'une analyse théorique d'ensemble de la condition politique et économique des femmes. On privilégie une analyse par découpage en groupes répertoriés : femmes battues, femmes au travail, femmes prostituées, droit à l'avortement, droit à la reproduction, parité, femmes lesbiennes, noires,

musulmanes, etc. Et, bien sûr, chacune de ces batailles est nécessaire à mener. Mais on perd la vue d'ensemble. Les grandes manifestations pour une politique alternative, comme dans les différents forums alternatifs, que l'on prise tant, ont noyé le mouvement féminisme, et les marches des femmes, qui maintiennent une certaine visibilité, une coordination nationale ou internationale, buttent sur leur pérennisation et le sens politique.

Le monde alternatif, il faut bien le dire, apparemment, n'a rien intégré du mouvement de libération des femmes. Comme quoi un mot ne fait pas le printemps, et

un concept peut perdre sa valeur sémiotique. L'idéologie patriarcale comme système se maintient ou se renforce avec la montée en puissance du néo-capitalisme financier qui porte partout le chaos et la guerre, jetant les femmes dans une précarisation de plus en plus grande, et favorise une régression idéologique chez les femmes elles-mêmes. Notre défaite actuelle, qui se lit dans les noyaux de résistance multiples auxquels nous sommes réduites, est liée en même temps, il faut le dire, à la défaite du mouvement ouvrier révolutionnaire sur notre continent. L'abandon de la théorie radicale féministe, qui liait féminisme et marxisme, lutte des femmes contre le patriarcat et lutte des classes, qui remettait en question, à travers le concept de structure patriarcale - que l'on a laissé tomber -, la domination des hommes ainsi que l'exploitation des femmes dans la famille, dans l'appareil d'État et dans ses institutions, dans l'appareil productif et dans la constitution des partis et syndicats, a laissé place à des formes de dénonciations multiples réclamant une émancipation "sans" révolution.

Remarquons que beaucoup de femmes s'émancipent sans que cela remette en question le système hiérarchique de domination. Au contraire, un féminisme libéral, bourgeois, peut s'épanouir - et mon dieu, pourquoi pas ? Mais cela ne change rien à notre oppression d'ensemble, et celles qui accèdent à leur émancipation en payent durement le prix, soit en subissant des brimades, soit en se croyant tenues, lorsqu'elles sont dans la hiérarchisation à des postes de pouvoir, d'accentuer une posture ●●●

## Rencontres de L'ATELIER

En commun nous pouvons changer la société



### Penser l'action pour l'émancipation

Animé notamment par Pierre Goldberg, ancien député maire de la ville, l'Atelier, sous titré "Le temps de la lutte doit toujours être celui de la pensée" se réunit depuis plusieurs années à Montluçon. Il a accueilli au fil des ans de nombreux intellectuels et militants, sur des thèmes très variés.

Cette année, il est consacré au thème "En commun, nous pouvons changer la société". La semaine prochaine, le 18 novembre, une nouvelle séance aura lieu sur le thème "Faire émerger du commun : meilleure manière de libérer l'imagination pour changer de société", avec la participation du sociologue Christian Laval, co-auteur du livre *Commun, essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle* (éditions La découverte).

+ d'infos ici : <http://www.montlucon-lhumain-dabord.fr/lhumain/index.php/fr/l-atelier>



●●● agressive. La lutte des femmes a suivi l'érosion des luttes de la classe ouvrière et l'érosion inexorable de l'idéologie révolutionnaire, au profit du réformisme dans la montée du capitalisme libéral qui a déstructuré le monde salarial et a vu la montée en puissance de l'idéologie petite bourgeoise dans les partis et syndicats.

### L'enjeu de l'idéologie

Car si l'on parle de l'économie, on parle peu de l'idéologie que nous reproduisons. S'ensuit la dérive sociale-démocrate de "toute" la gauche (je pense que le Parti socialiste n'est pas seul concerné), parce qu'au fur et à mesure que le Parti socialiste glisse sur sa droite, il faut toujours remplir le vide laissé, et toute la gauche de la gauche glisse avec le Parti socialiste. Mais, cela, on ne le prend pas au sérieux, on n'y croit pas - l'insu inconscient de l'idéologie, c'est terrible, cela nous saisit, mais on ne s'en aperçoit pas. Il s'ensuit la dérive sociale-démocrate de toute la gauche et la politique de préservation des acquis et des pouvoirs locaux au détriment d'une lutte des classes qui se trouve, de fait, lissée par de multiples négociations avec la bourgeoisie.

La structure des organisations est basée sur la notion d'ascenseur social, calquée sur la division sociale du travail, ce qui privilégie une représentation intégrée à la représentation démocratique bourgeoise que l'on appelle encore idéologie républicaine. Représentation hiérarchique et patriarcale où bien sûr chacun a sa chance, mais qui favorise l'accès

des hommes aux postes de direction ; lorsqu'une femme y accède, elle est tenue de reproduire cette même idéologie. Dans le sillage d'une démocratie que l'on idéalise sans en analyser ni la fonction, ni le socle constitutif comme appareil d'État, les femmes se contentent de réclamer - comme nous tous - une meilleure justice, une meilleure redistribution des places et une égalité des salaires, sans remettre en question le système patriarcal dans son ensemble, qui est un

**On ne devrait pas parler de mode de production capitaliste sans parler de la reproduction patriarcale, car ce qui compte pour un mode de production, ce ne sont pas simplement les questions de production, mais avant tout celle des conditions de sa reproduction, sans laquelle il s'effondrerait.**

système intégré aux rapports de production capitalistes (on ne peut pas distinguer l'un de l'autre). Il faut savoir que la notion de justice - qui peut parfois être utilisée de manière tout à fait efficace - est une catégorie philosophico-juridique bourgeoise qui renvoie à la constitution de tout l'appareil d'État.

On ne saurait lutter pour l'égalité des femmes et des hommes et pour une nouvelle conception de la liberté - si on ne pose pas l'égalité des hommes et des femmes, on ne peut pas concevoir une nouvelle liberté - sans lutter en même temps pour le passage au communisme, c'est-à-dire pour l'abolition des rapports de production capitalistes. Et ce communisme de nouvelle génération que l'on cherche ne saurait se penser sans la dialectique féminisme-communisme. Mais la nouvelle génération des communistes - je suis désolée de le dire - ne semble pas décoller de cet impossible à penser. Il n'y a donc pas pour moi, pour l'instant, de construction d'une pensée théorique et d'une pratique d'un communisme de nouvelle génération. On piétine.

Comme la gauche toute entière, nous sommes incapables d'analyser les formes de la reproduction du mode de production capitaliste et patriarcal. Or, on ne devrait jamais parler de mode de production capitaliste sans parler de la reproduction patriarcale, car ce qui compte pour un mode de production, ce ne sont pas simplement les questions de production, mais avant tout celle des conditions de sa reproduction, sans laquelle il s'effondrerait. En cela, les analyses d'Althusser sont sans pareilles (il est le seul théoricien qui s'est penché sur les conditions de la reproduction d'un mode de production). Ce qui veut dire que la lutte des classes ne se réduit pas à la lutte économique, mais pose de manière décisive la question de la bataille idéologique pour construire les bases d'une adhésion populaire. ●●●

●●● La question de ce qui touche réellement la subjectivité y est engagée.

### **L'impuissance des (seules) résistances**

Si bien que le mode de production capitaliste s'appuie sur une superstructure idéologique et politique et un maillage du discours au quotidien suffisamment efficace pour que nous nous leurrions sur les objectifs à défendre et le sens à donner aux luttes que nous menons. Nos dénonciations répétées, sans constitution d'une force réellement révolutionnaire, entretiennent une soupape de contestation qui, à la longue, désespère chacun et chacune. Car, contrairement à ce que nous croyons, nous ne sommes pas extérieurs au discours dominant ! Notre opposition fait partie d'un système démocratique qui se sert de cette opposition même pour intégrer tout mouvement révolutionnaire dans ses cadres. Si l'on n'en a pas conscience, on a cette naïveté qui fait que le discours dominant peut se reproduire en toute tranquillité : nous reproduisons nous-mêmes ce discours dominant ! Nous sommes prises et pris dans ses énoncés et dans les nœuds de pouvoir dispersés dans tout le corps social. Nous en faisons activement partie, mais à notre insu. Cela veut dire qu'il ne faut pas oublier la question de l'inconscient dans cette reproduction de l'idéologie, il faut partir du fait que nous ne prenons pas spontanément conscience que nous faisons partie de la reproduction de l'idéologie. Si l'on se penche un peu sur la question de l'inconscient, il y a des choses que l'on débloquerait en effet au niveau de la subjectivité et de

notre compréhension de la reproduction idéologique.

Casser la construction d'un mouvement révolutionnaire en le contraignant à se contenter d'une résistance est déjà une victoire pour la bourgeoisie et le capitalisme. Nous passons ainsi de la puissance à l'impuissance, du désir à la demande, et nous oublions de nous constituer en mouvement révolutionnaire. Nous

**Demander l'égalité des salaires est une bataille à mener, à gagner dans tel ou tel secteur. Mais gagner une bataille n'est pas gagner la guerre, qui, elle, vise l'ensemble du processus de production et l'intrication des rapports de production capitalistes et des rapports de domination des hommes sur les femmes.**

avons envoyé aux orties toute tentative de revenir à la théorie marxiste - sauf à la cantonner dans des endroits très spécifiques - et à son histoire qui a fondé le propre du mouvement ouvrier. Là encore, la force du discours dominant a gagné et

nous devons nous demander pourquoi, car s'en tenir à des revendications, c'est se tenir sur le terrain de l'économisme qui reste dans les limites d'une réclamation de droits à inscrire. Si cette lutte est nécessaire et même parfois décisive, elle ne remet pourtant pas en cause les rapports de production et de domination mais tend simplement à améliorer leur fonctionnement. Ce qui c'est insuffisant pour qu'il puisse y avoir un mouvement véritablement révolutionnaire.

### **"L'oubli" des rapports de production**

Ainsi, la lutte contre l'austérité, que les femmes ont reprise à leur compte, a laissé tomber la lutte contre le patriarcat qui inclut, je le redis, la lutte contre le mode de production capitaliste. Cette lutte n'est pas lutte contre la seule austérité, ou contre tel ou tel excès, mais lutte contre les rapports de production et pour le passage à un autre mode de production. Si on ne lie pas intimement communisme et lutte de classes, on patinera ou on régressera.

Prenons par exemple l'inégalité des salaires entre homme et femme : n'est-elle pas une inégalité consécutive de la division sexuelle du travail qui structure tout le mode de production capitaliste ? Demander l'égalité des salaires est une bataille à mener au quotidien, peut-être à gagner dans tel ou tel secteur et c'est important. Mais elle cache l'essentiel : que telle ou telle victoire reste précaire et locale. Car gagner une bataille n'est pas gagner la guerre, qui, elle, vise ce qui constitue cette division, ●●●

●●● l'ensemble du processus de production, qui voit l'intrication des rapports de production capitalistes et des rapports de domination des hommes sur les femmes. Cela demande une vision stratégique qui dépasse les batailles dispersées. Cette division oppose efficacement les hommes et les femmes et donne une satisfaction compensatoire aux hommes comme aux femmes pour qu'ils ne s'unissent pas dans un même élan révolutionnaire.

On peut faire la même remarque pour la parité. La réclamer fait partie d'une lutte au quotidien. Mais cette parité est précaire, fragile, locale, et relève d'une demande de place dans les instances de pouvoir sans remettre en question la structure de ce pouvoir, le système démocratique bourgeois lui-même, basé sur l'idéologie de la vision division socio-économique patriarcale. Ainsi, la lutte pour la parité fonctionne comme un leurre si elle ne se rattache pas à la remise en question de "tout" l'appareil d'État et de ses institutions. Il faut aborder la question de l'État, que l'on ne pose "jamais".

### **Penser la question de l'État et le communisme**

Comment s'émanciper réellement si on ne remet pas en cause la structure étatique comme tous les appareils de reproduction qui le soutiennent ? Nous avons abandonné les bases d'une théorie révolutionnaire et son expansion populaire, comme nous avons abandonné la théorie féministe aux universités. Aujourd'hui, la gauche est complice du lavage de cerveau que mène la bourgeoisie, et favorise une confusion et un immobilisme idéologiques qui profitent à l'extrême-droite. On évoque Jaurès, la Révolution française, certes, en passant sur le corps de Marx, Lénine et Mao, en expurgeant de notre mémoire la Commune de Paris et la Révolution d'octobre, du moins au niveau populaire, au niveau de la

transmission, de l'hégémonie du discours que l'on devrait avoir. De la même façon, la bourgeoisie aujourd'hui tente d'effacer le rôle de l'Armée rouge dans la Deuxième Guerre mondiale.

Or, ne l'oublions pas, l'enjeu politique et social de la Commune de Paris comme celui de la Révolution d'Octobre était de poser la question de la destruction de l'État, et non celui de l'améliorer comme on tente de le faire aujourd'hui en voulant revenir en arrière jusqu'à évoquer les temps heureux du capitalisme industriel et le simple retour à l'État des services publics. Comme si les services publics vivaient une vie propre et n'étaient pas liées à la reproduction de l'ordre étatique

**Ce mouvement de libération ne vise pas une prise de pouvoir par les femmes mais, au contraire, la libération conjointe des hommes et des femmes des formes de l'oppression, de la discrimination et de l'exploitation.**

! Lorsque l'on dit qu'il faut se battre pour le maintien des services publics, je suis tout à fait d'accord, mais que dit-on avec cela ? Quel type de bataille mène-t-on dans le service public ? S'il s'agit de le restaurer simplement, alors on restaure l'appareil d'État tel qu'il est.

Quant au féminisme, il est invoqué dans une posture de revendications multiples sans évoquer l'histoire de "son" mou-

vement, de "ses" racines, sans l'avoir intégré dans la pratique quotidienne des mouvements, des associations, des partis, des syndicats. Faute de savoir de quoi nous parlons, lorsque nous faisons appel au féminisme ou au communisme, c'est à la condition d'avoir au préalable enlevé à ces mots le tranchant de ce qu'ils portent. Comme le dénonce Alain Badiou, nous répétons comme des perroquets le bilan du communisme proposé par la bourgeoisie, et nous n'évoquons le communisme que de façon honteuse. Là encore, je ne vois pas émerger la pensée d'un communisme de nouvelle génération qui proposerait une visée stratégique de la révolution.

Il me semble que les luttes sont arrêtées par un plafond de verre, que construit un discours dominant devenu hégémonique, c'est-à-dire partagé par tout le champ politique. On doit donc tirer cette conclusion : inscrire le mouvement de libération des femmes dans la dialectique révolutionnaire au cœur même de la lutte des classes est une nécessité qui préserve le devenir révolutionnaire de la révolution. Ce mouvement de libération ne vise pas une prise de pouvoir par les femmes mais au contraire, comme le prolétariat, la libération conjointe des hommes et des femmes des formes de l'oppression, de la discrimination et de l'exploitation.

Transcription : **Nadia Pinson**  
Mise en forme : **Cerises**

La semaine prochaine :  
Suite de "Féminisme et communisme"  
Clémentine Autain

N.-E Thévenin est philosophe et psychanalyste.  
La vidéo intégrale de ce débat est [ici](#)

# Il y a beaucoup de “points Godwin”

Certains mots empêchent de penser : c'est à cela qu'ils servent. Plutôt que de débattre, on lance un de ces mots qui clôt la conversation. Le paradigme en est bien sûr “nazi”. Vous énoncez une thèse quelconque, et dans la réponse, on trouve le mot “Hitler”, ou “nazisme”, ou “Auschwitz”. C'est le point Godwin classique. Il y en a d'autres.

Il y a par exemple “totalitaire”, “fasciste”, ou encore “antisémite”. Non que ces mots ne veuillent rien dire ; ce qui est ici en cause est l'usage rhétorique qui en est fait. Rhétorique et au-delà, au demeurant. La Cour de cassation n'a-t-elle pas validé l'idée que le boycott des produits israéliens relèverait de la discrimination antisémite ? Il y a “racialiste”, “relativiste”, “communautariste”.

L'un de ces mots qui empêchent de penser, par l'extension donnée à son emploi, est le mot “stalinien”. Il est inutile de poursuivre une conversation au delà de ce point Godwin destiné à la clore. On a vu une exploitation écœurante de ce thème à l'occasion d'un récent documentaire télévisé – trois heures dont le résumé serait : le communisme, c'est juste l'horreur. Il n'y a pas eu d'Histoire, pas de révolution, pas de luttes ni de débats, pas d'espoirs et d'enthousiasme, pas de recherche d'un monde meilleur : seulement les conséquences inévitables d'une idéologie criminelle portée par des monstres. Circulez, il n'y a rien à voir. “Staliniens” : le brevet d'infamie est commode, par lequel désormais toute pensée critique, tout refus des évidences de l'ordre existant, se trouve criminalisé.

Le regretté Wolinski ironisait dans un dessin publié dans *l'Humanité* sur ce thème. Une jeune salariée, manifestement enceinte, essayait d'expliquer à son patron le drame que représentait pour elle son licenciement brutal. Et l'autre lui répondait : “Que voulez vous, ma pe-

tite : c'est ça ou le Goulag !”. Goulag. Encore un autre de ces mots destinés à empêcher la pensée.

On multiplie ces jours ci les hommages à l'un de ceux qui en avaient fait une arme de guerre contre l'idée même de progrès social, André Glucksman, que son anti-totalitarisme devait conduire du maoïsme au sarkozysme. C'est à lui et à ses pareils que répondait le dessinateur.

Le rôle des faussaires anti-totalitaires dans le combat contre la gauche est bien documenté. Le livre de Michael Scott Christofferson *Les Intellectuels contre la gauche*, publié par les éditions Agone en 2009, le relate dans le détail, mettant en évidence le rôle joué par les prétendus “nouveaux philosophes”, qui n'ont jamais été bien nouveaux et assez peu philosophes, si la philosophie suppose la patiente construction de catégories de pensée, et non le simple appoint donné à la propagande dominante. Leur croisade n'est pas achevée mais elle semble bien victorieuse. Ce qui semblait une parole “dissidente” aux temps de la gauche triomphante est désormais de l'ordre du lieu commun, des évidences dominantes. L'interdiction de penser l'émancipation qu'ils proclamaient a pris tout son sens, et leur victoire hégémonique est aussi notre défaite. La bataille des mots a provoqué ce champ de ruines dans lequel nous nous débattons. Lorsque les radios racontent que Glucksman avait “rompu avec le marxisme”, c'est simplement une manière de rendre hommage à sa lucidité : l'idée même d'une telle “rupture” n'est pas questionnée, elle exprime sans réserve son mérite historique. C'est à notre tour d'être dissidents. La preuve est faite que ce statut peut être temporaire.



● Laurent Lévy

## Un Français d'extrême-droite ouvre son esprit



C'est après avoir failli se tuer lors d'un saut en parachute, organisé par des anciens paras d'Algérie, que Gérard Bornard, a décidé d'ouvrir son esprit. « Dès que j'ai été poussé dans le vide, j'ai pris conscience que mon esprit était comme un parachute : s'il reste fermé, on s'écrase », a-t-il déclaré en buvant un petit blanc pour se remettre de ses émotions. Le choc eut lieu lorsque Gérard et son parachute en torche furent amortis par la foule d'une manif de jeunes contre la précarité. Une multitude black-blanc-beur, parmi laquelle il reconnut son fils à la dernière minute. À défiler avec son rejeton et ses potes, Gérard vit sa préférence nationale torpillée.

La fermeture d'esprit de Gérard avait commencé par son estomac. « Je ne voulais becqueter que des trucs bien de chez nous », disait-il, jurant exclusivement par les produits régionaux ou français. Son toubib lui avait dit qu'il gagnerait en espérance de vie à varier les plats et les plaisirs. Mais bon ! Gérard, c'était le refus des restos chinois, turcs ou italiens, le boycott des rayons "Cuisines du monde" dans les magasins, haro sur la viande hallal chez Leclerc. Il était patates, saucisse, fromage. Et gigot-flageolets. Jusqu'au jour où sa femme lui a dit qu'il l'emmerdait avec sa dictature culinaire. Et que la semaine suivante ils mangeraient crétois, japonais, algérien et vietnamien, sinon, elle se barrait. Gérard avait alors éprouvé de nouvelles sensations.

Gérard était en réalité fermé de la tête. Il exérait ceux qu'il appelait les Arabes. « 80 % des problèmes de délinquance

viennent d'eux », disait-il. Et puis, un jour, sa fille lui a présenté Nabil. « Quoi ! ma fille mariée à un Arabe, jamais de la vie ! » Aurélie n'avait pas lâché. Le futur gendre : « Non, mais je rêve ! Je suis Français autant que vous. Je suis né en France. » Il avait raconté comment on avait parqué ses parents tunisiens, il y a des années, dans une cité pourrie. Comment, malgré l'école, il avait eu du mal à trouver du travail... Autour du cerveau de Gérard, la fermeture-éclair avait alors craqué.

Gérard à l'époque cumulait : il était aussi bouché des oreilles et des yeux. Sans mentir, il appelait les Noirs "bamboulas". Jusqu'au jour où un électricien congolais lui appris qu'un bamboula était un tambour africain, une danse et une œuvre musicale. Une danse ? Oui. Rythmée par ce tambour et importée à La Nouvelle-Orléans par les Africains déportés au XVIII<sup>e</sup> siècle. Gérard s'était trouvé con d'être aussi inculte. Quel bourrin il avait été avec sa théorie de la race blanche ! Depuis, la bamboula, il la fait.

« Je vivais dans un monde en noir et blanc. Je ne savais pas ce que je perdais. Maintenant avec mon esprit open, je voudrais changer les couleurs du temps, les couleurs du monde », nous a-t-il confié. Amateur de Guy Béart avec ça.

● Philippe Stierlin





## Histoires pour comprendre



Après les deux premiers volets de la trilogie *BLEU-BLANC-ROUGE, l'a-démocratie - ELF, la pompe Afrique* et *Avenir Radieux, une fission française* -, la Compagnie Un pas de côté présente du 18 au 20 novembre au Grand Parquet, à Paris<sup>1</sup>, le troisième volet de la trilogie *Le maniement des larmes*, de et par Nicolas Lambert :

« "La République" appelle souvent à lutter contre «le terrorisme» pour défendre "la liberté" et "la démocratie". De Karachi à Kadhafi, observons ensemble quelques pratiques démocratiques de la Cinquième république. »<sup>2</sup>

Laurent Eyraud-Chaume, metteur en scène et acteur, écrivait, dans *Cerises*<sup>3</sup>, à propos d'Un pas de côté : « La démarche de la compagnie est au confluent d'un théâtre documentaire et d'une oeuvre-récit sociale et joyeuse. Quand on cherche à bâtir un monde nouveau au coeur de celui-ci, il ne faut pas rater ces rendez-vous d'un théâtre citoyen. »

Les participants au séminaire Communisme avait aussi pu apprécier la qualité, la pertinence, d'une autre mise en scène de la compagnie, *Victoire la fille du soldat inconnu*, toujours en tournée.

Alors, Franciliens, ne ratez pas *Le maniement des larmes*. Quant aux autres, prenez contact et faites venir dans vos régions ces "histoires pour comprendre"<sup>4</sup> !



● Michèle Kiintz

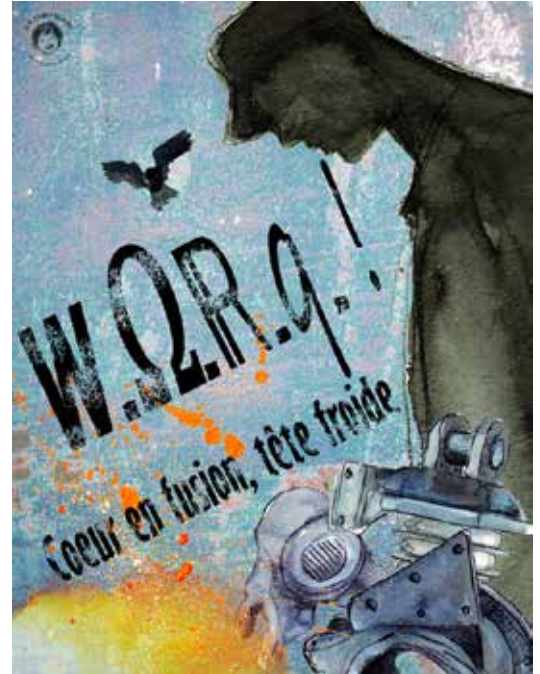
1. Du mercredi au samedi : 19h - dimanche 15h - 35, rue d'Aubervilliers Jardins d'Eole - Paris 18° réservation : 01 40 05 01 50.

2. Voir le résumé ici : <http://www.unpasdecote.org/les-spectacles-2/rouge/en-faire-un-spectacle.html>

3. *Cerises* n° 231, 10 octobre 2014 : <http://www.cerisesenligne.fr/article/?id=4633>

4. Prendre contact : <http://www.unpasdecote.org/les-spectacles-2/rouge/espace-pro-larmes/>

## Quand les salariés s'approprient leur entreprise



Si la reprise par les salariés de leur entreprise se fait le plus souvent, le dos au mur, face à une situation difficile, ces expériences qui se multiplient, montrent d'autant mieux leur capacité à décider, gérer, développer l'outil de travail et de production qu'ils s'approprient collectivement.

Dans le cadre de la campagne des régionales, le Front de gauche Bretagne sort des sentiers battus pour poser des questions de fond en organisant, samedi 21 novembre,<sup>5</sup> une rencontre originale autour de ce thème : une pièce de théâtre d'abord *W.O.R.G. ! Coeur en fusion, tête froide*, inspirée par l'histoire des aciéries de Plöermel, par la Compagnie du Bienheureux ; puis un débat avec les auteurs de la pièce, des salariés de l'agroalimentaire, de l'automobile, de l'électronique, de l'économie sociale et solidaire, des syndicalistes.

Dans leur invitation, les deux têtes de liste régionales du Front de gauche, Xavier Compain et Sylvie Larue, posent, en amorce du débat, quelques-unes des questions soulevées par l'aventure des SCOP et des SCIC.<sup>6</sup>

Une initiative à adapter à d'autres régions ?

● MK

5. Salle de la Cité : théâtre à 14h30, débat à 16h30. Entrée gratuite.

6. Plus sur [www.comunistesunitaires.net](http://www.comunistesunitaires.net), rubrique "Travail, salariat" et sur le site [front-de-gauche.bzh](http://front-de-gauche.bzh).

## Mobilisation pour une SCOP

Une région fait corps autour d'ex-salariés qui, depuis deux ans, luttent pour s'approprier leur entreprise. Voilà qui rappelle Fralib, entre autres. Vous aussi, vous pouvez les aider.

« Malgré leur revers du 29 septembre au tribunal de commerce d'Épinal, les ex-salariés d'UPM-Docelles ne renoncent pas à faire redémarrer la plus vieille papeterie de France. Ayant élaboré un plan de reprise en SCOP avec 115 emplois, ils se heurtent à la multinationale UPM qui refuse de leur céder l'outil industriel et préfère laisser la papeterie à l'abandon. Ils lancent aujourd'hui un appel à soutien financier pour aller en Cour d'appel. Entretien avec Nicolas Prévot, ancien délégué CFE-CGC, porteur du projet et président de l'association Sauvez la papeterie de Docelles. » <http://www.autogestion.asso.fr/?p=5578>

**SAUVER LA PAPETERIE DE DOCELLES**

Samedi 21 novembre 2015  
de 15 h à 21h

**Marché solidaire**

Ancienne papeterie Lana Docelles

Au profit de l'association sauver la papeterie de Docelles

Artistes Créateurs Commerçants vous accueilleront dans une ambiance de Noël

restaurateur sur place

avec le soutien de la mairie de Docelles

● **Donner un autre sens au travail.** Ce sont à peine 2 petites minutes au 19/20 national de France 3, qui ont été consacrées le 11 novembre aux SCOP, en particulier une coopérative landaise, mais le reportage en dit l'essentiel : le sens donné à l'activité professionnelle, la gestion démocratique en assemblée générale avec un directeur élu, la fierté des résultats et des investissements dans le développement de l'entreprise. À propos des SCOP, « souvent la seule solution pour sauver une entreprise », la journaliste en avait aussi souligné « la pérennité supérieure en moyenne à celle des entreprises traditionnelles ». En somme toutes les caractéristiques analysées par Benoît Borrits dans son livre *Coopératives contre le capitalisme*, sur lequel *Cerises* reviendra.

● **Altercommunisme.** Trois nouveaux numéros des cahiers qui présentent les travaux des séances du séminaire Communisme sont maintenant disponibles. Il s'agit de "Peuple, nation, identités collectives, racisme", "Comment transformer la société ?", "Dépasser le salariat ou le transformer ?" Le suivant, sous presse, porte sur "Démocratie". La collection

est ici : <http://www.cerisesenligne.fr/theme/?id=159>

● **Les syndicats marchent pour le climat.** La transition énergétique, «c'est maintenant»... chez les syndicats CGT, CFDT, FSU, Solidaires,UNSA qui signent un appel commun à participer à la Marche Mondiale pour le climat, le dimanche 29 novembre. Le site [www.syndicollectif.fr](http://www.syndicollectif.fr) qui a fait peau neuve et publie cet appel, donne aussi pour alimenter le débat sur les questions énergétiques, climatiques et sociales, des extraits de différentes positions syndicales.

● **Une candidature syndicale** à la présidence du Conseil économique, social et environnemental. Le CESE compte 233 conseillers, dont 193 sont nommés par les organisations syndicales, sociales ou sociétales diverses, le gouvernement en nommant directement 40 autres. La CGT, la FSU et l'Union syndicale Solidaires présentent Gérard Aschiéri, ancien secrétaire syndical de la FSU, pour un CESE « efficace et indépendant ». Voir le communiqué de candidature sur le site de syndicollectif.

## Cerises

publication de l'Association  
des communistes unitaires

- Noyau -

Gilles Alfonsi, Gilles Boitte,  
Michèle Kiintz, Roger Martelli,  
Philippe Stierlin, Catherine Tricot,  
Pierre Zarka.

[cerises@plateformecitoyenne.net](mailto:cerises@plateformecitoyenne.net)

Abonnement gratuit en ligne :  
<http://plateformecitoyenne.net/cerises>

[www.cerisesenligne.fr](http://www.cerisesenligne.fr)



MEDIAPART

